

Études littéraires africaines

DURAND Jean-François éd. (Textes réunis par), *L'Écriture et le sacré, Senghor, Césaire, Glissant, Chamoiseau.*, Centre d'Études du XX^e siècle - Axe francophone et méditerranéen, Université de Montpellier III [PU Paul Valéry Montpellier III - Route de Mende - 34199 Montpellier Cedex 5], n°12, 2001, 268 p. - ISBN 2-84269-463-5



Madeleine Borgomano

Numéro 14, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041752ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041752ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Borgomano, M. (2002). Compte rendu de [DURAND Jean-François éd. (Textes réunis par), *L'Écriture et le sacré, Senghor, Césaire, Glissant, Chamoiseau.*, Centre d'Études du XX^e siècle - Axe francophone et méditerranéen, Université de Montpellier III [PU Paul Valéry Montpellier III - Route de Mende - 34199 Montpellier Cedex 5], n°12, 2001, 268 p. - ISBN 2-84269-463-5]. *Études littéraires africaines*, (14), 62–64. <https://doi.org/10.7202/1041752ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Césaire et Tchicaya U Tam'si ne sont pas non plus des étrangers l'un à l'autre, comme le propose Flora Veit-Wild (pp. 413-428). Quant à Marie Ndiaye, on n'arrive décidément pas à l'expulser du corpus africain, où elle figure avec une "insupportable étrangeté" (Ambroise Têko-Agbo, pp. 533-544).

La place manque pour citer les éclairages qui débordent de l'espace littéraire, concernant les expositions coloniales, les voyages, les timbres-postes, l'exercice de la médecine, les communications en général et la presse en particulier, le monde de l'oralité ou celui des médias et de la musique, voire l'histoire de l'administration, celle de la violence armée et les questions de philosophie du droit. C'est que, pour citer un adage bien connu, rien n'est étranger (*alienum*) à l'homme, a fortiori s'il s'intéresse, à l'exemple de János Riesz, aux destinées humaines de l'Afrique.

■ Pierre HALEN

■ DURAND JEAN-FRANÇOIS ÉD. (TEXTES RÉUNIS PAR), *L'ÉCRITURE ET LE SACRÉ, SENGHOR, CÉSAIRE, GLISSANT, CHAMOISEAU.*, CENTRE D'ÉTUDES DU XX^e SIÈCLE - AXE FRANCOPHONE ET MÉDITERRANÉEN, UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III [PU PAUL VALÉRY MONTPELLIER III - ROUTE DE MENDE - 34199 MONTPELLIER CEDEX 5], N°12, 2001, 268 p. - ISBN 2-84269-463-5

Cet ouvrage collectif, dans la continuité du volume *Un autre Senghor* (1999), mais avec une plus vaste ambition, part de l'hypothèse que les liens entre l'écriture et le sacré constituent l'une des parentés qui relient les écrivains africains et Senghor en particulier, aux écrivains antillais. Le terme de "sacré" demande alors à être redéfini dans toute son ambivalence (Serge Bourjea). La première partie s'intéresse à Senghor, qui pourtant, dans son refus de l'opposition dualiste "sacré / profane", emploie très rarement le terme "sacré" et lui préfère "surréal" pour désigner un "sacré" inséparable du réel. Lié au "royaume d'enfance" et à l'animisme, le sacré l'est aussi, chez Senghor, à l'immobilité et au silence, à la nuit et à la mort. Contre l'angoisse existentielle, le sacré serait un "essai d'antidote collectif". J.-F. Durand décrit "la géographie sacrée de Senghor", où le langage poétique "resémantise" le monde et "reterritorialise" l'identité. "Chant d'or" ou "chant d'ombre", la poésie exorcise la hantise du décentrement et "tient le chaos à distance" en conduisant, par une "Voie sacrée", vers une "demeure" de mémoire.

Boubacar Camara propose une "quête herméneutique" de la dimension mystique de l'écriture. La poésie authentique relève de l'expérience irréductible du "numineux" qui la rend "naturellement hermétique". Le rôle paradoxal du critique est alors de "mettre en valeur chez le poète ce qui reste obscur et donc relève du sacré". Alioune Diané propose une lecture de "l'ordre sacré des signes" dans *Élégies majeures* et en particulier "Élé-

gie pour Georges Pompidou". Le "détour par l'Inde", de "la nuit tamoule" à "la nuit dravidienne", "Nuit qui fond toutes contradictions dans l'unité première de la négritude", conduit à l'affirmation d'une "Afrique planétaire", "territoire du Verbe", où la parole est sacralisée.

Geneviève Lebaud-Kane remonte aux sources du "Royaume d'enfance" que chantent les "poèmes perdus", mythe d'une enfance métaphorique transfigurée par la magie du verset, cet "instrument poétique fédérateur".

Deux articles abordent le "thème obligé" du parallèle entre Césaire et Senghor. Pour l'un comme pour l'autre, la poésie est rythme et prière, mais "prière pieuse" dans la poésie "sacerdotale" de Senghor, elle devient chez Césaire "prière virile" par laquelle le poète "tente de faire le siège de Dieu" (Bernoussi Saltani). Elle apparaît cependant chez les deux poètes comme une forme d'"humanisme sacré" (Sylvie Gazagne).

Daniel Delas "traque" le motif du feu sacrificiel dans l'écriture du recueil de Césaire : *Ferrements*. Ce motif externe (fourni par l'éruption de la Montagne Pelée et lié aux angoisses de l'Apocalypse) devient moteur interne d'une poésie sacrificielle dans son principe, où les mots sont "jetés à pleines brassées dans le brasier du poème", comme il apparaît dans la lecture serrée de "Patience des signes".

Jacques Chevrier ouvre la deuxième partie, "Figures du sacré", par une confrontation entre *L'Afrique fantôme*, de Leiris, et *Noces sacrées*, de Seydou Badian, autour du "masque volé". Leiris, confronté au viol des espaces sacrés par les anthropologues de son expédition, note ses réactions contradictoires, à la fois scepticisme et "sentiment d'impuissance lié à sa condition d'occidental face à ce sacré qui apparaît comme l'objet d'une quête sans cesse différée". Le Malien Seydou Badian, dans l'optique d'une écriture engagée, "tente d'opérer une resacralisation de la terre d'Afrique, dont le masque dérobé n'est qu'une figure emblématique" (p. 123).

Plusieurs articles se consacrent au "remodelage profond des figures anciennes du sacré" qui s'opère aux Antilles et donne lieu à un prodigieux renouvellement de l'écriture à travers de multiples "métissages, réécritures, transpositions". En associant le marronnage, topos de la littérature antillaise, au sacré, Édouard Glissant renouvelle considérablement cette thématique, comme le montre M.-C. Rochmann. Elle étudie les procédés par lesquels il perturbe les codes narratifs déjà établis, s'éloigne des données historiques et du vraisemblable pour construire un mythe d'origine. Grâce à la dimension sacrée qu'il leur donne, il arrache ses héros aux pièges de l'histoire et à l'engrenage de la violence. Le marronnage devient métaphore de l'écriture antillaise. Béatrice Barjon voit dans *L'esclave vieil homme et le molosse*, de Patrick Chamoiseau, l'élaboration d'un "temps mythique", fusion du temps "naturel" et du temps "sacré". Michel Dyé, dans *La Tragédie du roi Christophe*, s'attache au jeu entre fascination et mise à distance d'un mythe "enraciné aux sources du sacré africain".

Antonella Colletta tente de se frayer un chemin dans la complexité du *Tout Monde* d'Éd. Glissant, en poursuivant l'omniprésent préfixe "dé-",

porteur d'une vision du monde et du Sacré, car "tout déparleur est mieux que quiconque doué pour la recherche du Sacré".

Gilles Danroc, dans le "vaste constat-programme" de P. Chamoiseau, "Écrire en pays dominé", qui fait écho au *Tout Monde* de Glissant, poursuit le chemin du Sacré et de l'écriture. Enfin, Serge Bourjea, dans l'article final intitulé "'Le cri atone" d'É. Glissant", pose la question de l'inscription du Nom dans le texte sacré et plus largement de l'identité dans l'écriture. Il rappelle l'ambiguïté fondamentale du sacré, sur laquelle s'appuie Glissant pour doter l'écriture d'une double fonction contradictoire, à la fois "désacralisante" et "resacralisante", paradoxe dans lequel elle se trouve "coincée". Pour Césaire ou pour Fanon, le problème est amplifié par une langue "écartelée", "doublement étrangère". Césaire fait usage de cette langue en la dévoyant. Fanon rompt radicalement avec une culture imposée. Mais Glissant, qui a adopté sans états d'âme une langue française pure, condamne l'écrivain antillais, écartelé entre "une sacralité inconcevable" et une fonction critique qui s'exerce à vide, à une position de victime.

L'ensemble de ce volume offre un large tour d'horizon et une réflexion diverse et nuancée sur la question délicate du sacré et de ses avatars.

■ Madeleine BORGOMANO

LUNEAU RENÉ, *COMPRENDRE L'AFRIQUE*, PARIS, ÉD. KARTHALA,
COLL. CHRÉTIENS EN LIBERTÉ, 2002, 211 P. - ISBN 2-84586-313-6

Le sous-titre de ce livre : "Évangile, modernité, mangeur d'âmes" rappelle que l'axe principal des recherches de l'auteur est l'inculturation du message chrétien en Afrique subsaharienne. Dominicain, il est connu pour l'ouvrage écrit en collaboration avec L.V. Thomas : *La Terre africaine et ses religions* (1^{ère} éd. 1975 ; L'Harmattan, 1997) et une dizaine d'autres sur des questions voisines. Mais on aurait tort de s'arrêter au sous-titre. R. Luneau est aussi chercheur en sociologie de la religion au CNRS et il est de ces religieux que leur vocation a conduit à devenir des ethnologues de terrain comme son ami Éric de Rosny (*Les Yeux de ma chèvre*, coll. Terre humaine, Plon). Sa thèse sur la femme et le mariage dans la société rurale au Mali, dont il a tiré *Chants de femmes au Mali* (éd. Luneau-Ascot, 1981) en portait déjà témoignage. Mais avec ce dernier ouvrage, on le sent peut-être encore davantage entré en africanité, toujours tendu entre le choix de rester un observateur qui se retient de juger ce qu'il observe et celui d'établir des passerelles entre ces deux mondes si différents : l'Afrique et l'Europe occidentale.

C'est pour cela que son livre s'adresse en priorité au lecteur non-africain. Mais l'africaniste, le lecteur des *Études littéraires africaines*, peut bien sûrement en faire son miel. Et le lecteur africain aussi, qui n'a pas manqué déjà